

La mouche et l'araignée Deuxièmes confessions d'un cassé

Pierre Lefebvre

Volume 52, numéro 1 (289), décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63817ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (2010). La mouche et l'araignée : deuxièmes confessions d'un cassé. *Liberté*, 52(1), 104–118.

LA MOUCHE ET L'ARAIGNÉE

Deuxièmes confessions d'un cassé

1

L'appartement dans lequel j'habite fait dur. Comme je l'ai expliqué¹, c'est en bonne partie par ma faute, mais, même en me transformant en petite fée du logis, je ne pense pas qu'il me serait possible de lui insuffler assez de beauté ou de coquetterie pour que ceux qui en passent le seuil s'en retrouvent ravis. L'esprit du lieu se résume, finalement, à ce que ça me coûte par mois pour y vivre, c'est-à-dire pas grand-chose. Je pourrais même ajouter que c'est là l'unique raison pour laquelle il m'est si précieux, mais je mentirais en ne disant pas que le fait qu'il se trouve dans le quartier le plus prisé de la ville y est aussi pour quelque chose.

Toujours est-il que mon loyer famélique fait chier mon propriétaire. Remarquez que le plus étrange est que, vraisemblablement, celui d'avant n'avait pas l'air de s'en préoccuper. Évidemment, une belle époque aussi bénie ne pouvait pas durer : l'adage, dans sa dureté, a

1. Voir les premières confessions, dans le numéro 284 de *Liberté*.

bien raison de nous dire que toute bonne chose a une fin. C'est comme ça qu'un matin de décembre, j'ai reçu une carte de vœux. Après le premier étonnement — je n'envoie jamais de cartes de Noël, ce qui fait que je n'en reçois jamais non plus, preuve, s'il en est une, que la justice existe —, un deuxième a surgi avec l'apparition d'un chèque qu'on aurait sans doute pu qualifier de généreux, même s'il aurait été exagéré de dire qu'il était extravagant. Le petit mot dans la carte — des sapins, de la neige, un soleil en train de se coucher — disait tout : « Cher Monsieur, je vous quitte, je m'en vais, tout est fini pour moi parce que je prends ma retraite. Veuillez accepter ce petit cadeau en guise d'adieu et noter également que, dès le mois prochain, il vous faudra adresser vos chèques mensuels au nom de Quelque Chose Inc. Joyeuses fêtes et bonne chance. » C'était signé du nom d'un homme que j'avais dû voir à peu près vingt-cinq minutes dans ma vie.

2

Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'en passant d'un propriétaire à un autre, mon logement a surtout changé de nature, c'est-à-dire qu'il est passé d'habitation à ressource, soit une patente n'ayant pour seule utilité que d'être pressée comme un citron. Le pire, c'est que la métamorphose, comme on s'en doute, n'était en rien accidentelle, vu que Quelque Chose Inc., en petit malin, s'était arrangé pour que son offre d'achat voie le jour seulement si on changeait, à sa convenance, le cadastre. C'est comme ça qu'au lieu d'acquérir un immeuble de seize logements, il mettait la main sur une série de huit « duplex », de la vraie magie, ou peut-être que c'était du vaudou. Sur le site de l'agent d'immeubles, parce que, cinq ou six mois après la belle carte de Noël, les huit duplex étaient déjà à vendre, l'annonce précisait « idéal pour transformation en cottage » et nous enjoignait du même souffle à laisser courir notre imagination quand viendrait le moment des rénovations. Une affaire rondement menée.

Le seul détail un peu flottant était les gens qui vivaient là leur existence, je n'oserais pas dire de débris, ni non plus de misère, pas tout à fait non plus de marginaux, même si les trois quarts d'entre eux autres n'avaient que des rapports fort distants avec ce qu'on appelle pompeusement la vie active. La façon la plus simple de le résumer serait de dire qu'ils étaient là, à moitié malgré eux, à moitié par attachement aux nombreuses années qu'ils y avaient déjà passé. L'inconvénient n'était, par contre, en rien insurmontable, parce que, dans la mesure où n'importe qui peut s'installer dans ce qu'il possède,

c'est le charmant petit couple de professionnels s'achetant un nid d'amour qui allait, au bout du compte, se retrouver avec le trouble de les déloger. Ça sentait bon le sens du doigté, parce que Quelque Chose Inc. n'avait pas à se salir les mains, ni pour les évincer, les locataires, ni pour faire les travaux. En plus de ça, comme l'écart entre ce qu'il avait payé pour l'immeuble et ce qu'il exigeait pour chacun des duplex s'avérait vertigineux, le résultat des courses, une fois toute l'opération terminée, était un profit qu'on pourrait qualifier de grotesque tellement il était boursoufflé.

«Ça prend-tu un bel ostie d'écœurant» résume avec assez de justesse ce que mes voisins et moi pensions de l'affaire. C'est comme ça que, dans un élan passionnel rappelant l'euphorie des soulèvements populaires, on a fini par se retrouver, après un bon nombre de rebondissements, de même qu'une série de conseils judicieux de la part d'un groupe communautaire, dans un des locaux ternes à pleurer dans lequel la Régie du logement tient d'habitude ses audiences. Tout l'immeuble était là, chaperonné par un avocat payé à même une cagnotte commune — celui de l'aide juridique était tellement brouillon qu'il était incapable de prononcer le nom de notre rue. Il y avait le bedeau, le pusher, la fille sur le BS, l'autre fille sur le BS, l'étudiante, la fille au chômage, le musicien de bar, de même qu'un nombre extraordinaire de retraités qui, mis à part la peur de perdre leur logement, ne comprenaient rien à ce qui se passait. Évidemment, Quelque Chose Inc. était là lui aussi, visiblement en beau maudit; moi, c'était la première fois que je voyais sa tête trop ronde sortie de sa face lisse de futur vieux beau. En plus de ça, tout ce qu'il portait, c'était un jean puis un t-shirt, du genre, j'en brasse des grosses affaires, mais je suis, malgré ça, resté un gars cool. Quand je lui ai refilé une chaise parce qu'il n'en avait pas, c'est clair que ça l'achalait que j'aie l'air d'être serviable. Assis à côté de lui, il y avait son avocat, qu'il avait les moyens de se payer tout seul, un grand fouet aux cheveux comme au costume gris, même le rouge de sa cravate n'arrivait pas à faire sentir qu'il y avait un peu de couleur dans cette affaire-là. Il avait l'air d'un acteur fait pour jouer Don Quichotte, sauf que son air hautain lui donnait une vraie face à fesser dedans. Ce n'est pas l'idée que je me fais du chevalier à la triste figure, mais bon.

Sa plaidoirie tournait autour du fait que son client était une victime innocente dont nous, ses locataires, à l'aide d'un groupe communautaire de gauche, foulions sans trop de vergogne le droit sacré à la propriété. M. Jean-Claude Gingras, en effet, faisait, selon lui, partie

de la cohorte des héros gorgés de lumière dont l'immense mission civilisatrice n'avait pas d'autre but que de transformer en beauté, de même qu'en valeur, les endroits décrépits qui gâchent, comme on le sait tous, le paysage urbain. Le plus exquis, c'est que maître Boucher – c'est effrayant, mais c'était son nom – insinuait clairement, il aurait fallu être sourd pour ne pas l'entendre, que Quelque Chose Inc. n'avait pas tant le bon droit pour elle que le bon goût, puis la morale, puis même, en plus de ça, la dignité. Ce qu'on était en train de faire, nous autres, ses ingrats locataires, en le traînant comme un chien à la Régie du logement, n'était même pas de bonne guerre, parce que c'était indécent. Il fallait vraiment être la lie de tout ce qu'il y a de plus abject pour empêcher ainsi son client de faire le bien.

Le seul hic dans son raisonnement était qu'à peu près un an auparavant, Quelque Chose Inc. avait fait le même coup à l'immeuble en arrière de chez nous. Ça n'a l'air de rien, mais l'aventure nous donnait une idée assez précise du genre de bien que perpétrait son client. Une fois la citrouille moche changée en carrosse ordinaire, le pauvre monde incapable de ne pas s'abrutir par le jeu ou encore l'alcool avait été remplacé par du pauvre monde incapable de ne pas s'entraîner au gymnase trois, quatre fois par semaine, de ne pas porter de lunettes fumées, de ne pas avoir de VUS, de ne pas aimer le Cirque du Soleil, puis de ne pas exhiber ses muscles, de même que son mode de vie racoleur, à tout ce qui pouvait se trouver à portée de regard. En voyant un sortir de chez lui en Speedo noir pour prendre son sac de golf dans le coffre de sa Corvette, mon voisin d'à côté m'avait lâché : « C'est clair que c'est un mafieux : il a de l'argent, puis pas de classe. » Au moins, le joueur compulsif d'avant avait la délicatesse de cacher sa bedaine en dessous d'un t-shirt fatigué. C'était vraiment à se demander ce qui était le plus affligeant. En fait de bien et de peau neuve, Quelque Chose Inc. s'était contenté d'échanger une bête misère pour une autre ; le désarroi, la honte et la détresse avaient comme ça laissé leur place à l'arrogance, la suffisance et la trivialité. C'est vrai qu'on n'arrête pas le progrès.

Toujours est-il que ça s'est terminé par un jugement d'une vingtaine de pages, dans lequel la Régie expliquait que, si Quelque Chose Inc., à force de zigoner dans les recoins les plus grisâtres de la juridiction, avait fait ce qu'il avait fait dans la plus stricte et formelle des légalités, il apparaissait de façon claire que l'habile taponnage allait quand même à l'encontre du moratoire qui se devait de préserver un certain seuil de logements locatifs dans le quartier le plus

prisé de Montréal. En foi de quoi, comme on ne peut pas vraiment l'empêcher de faire sa passe, on peut quand même lui mettre des bâtons dans les roues, ce qui fait que, ce qu'on ordonne, c'est que les futurs acquéreurs des duplex en question se retrouvent contraints de respecter le droit au logement des tout-nus qui s'y trouvent déjà, et ce, pour une période minimale de cinq ans commençant le jour de l'achat. Pour Quelque Chose Inc., c'était comme si la Régie avait demandé à ses acheteurs de s'abstenir de faire appel, et ce, pendant cinq longues années, aux services sanitaires d'un exterminateur. Du coup, ses duplex infestés, plus personne n'en voulait. C'était quand même réconfortant de constater que les coquerelles ne payent pas toujours leurs impôts pour rien.

3

Le cœur de ce que j'essaye de raconter commence à peu près quatre ans plus tard. Après avoir rongé son frein pendant tout ce temps-là, Jean-Claude Gingras s'est finalement tanné d'attendre que ses logements se vident tout seuls au gré de la vie des gens, ce qui fait qu'un après-midi de la fin d'août, le téléphone a sonné : « Aïe, salut, c'est Jean-Claude Gingras, t'es-tu chez toi pour un petit bout, faudrait que je te parle. » Dix minutes après ça, il était déjà dans le cadre de porte, encore en jean puis en t-shirt, comme s'il n'avait rien d'autre à se mettre. Je me demande des fois si ce n'était pas juste pour montrer ses biceps, qui n'étaient pas si gros que ça, mais, dans une bataille de ruelle, c'est sûr qu'il m'aurait cassé la gueule comme il faut. « Comment ça va ? » Je n'ai pas osé lui répondre : « Qu'est-ce est que ça peut bien te côlisser ? » ça fait que j'ai dit : « Entre. »

« Qu'est-ce qu'on fait, on s'installe dans la cuisine ? » Comme c'est, en général, l'endroit le plus lamentable du logement, j'ai préféré lui proposer de faire « ça » dans la pièce d'en avant. Ça l'a un peu troublé, mais il ne s'est pas trop obstiné. Je lui ai montré le futon. « Ah ? bon, OK. » Comme, de mon côté, j'ai pris la chaise, je le dépassais, comme il faut, d'une bonne tête, ça me faisait penser à une scène qu'aurait pu tourner Jacques Tati. Peut-être parce que Jean-Claude Gingras n'arrêtait pas de se redresser pour pouvoir diminuer l'écart qu'il y avait, tout à coup, entre nous deux. Il a attaqué d'un coup : « Tu serais-tu contre l'idée de déménager ? » « *A priori*, c'est pas dans mes plans, mais pourquoi pas, je pourrais me laisser convaincre. » « J'aime ça, comment tu penses. » Il était déjà debout. « Je vais te laisser réfléchir à un chiffre qui fait ton affaire, t'sais, moi, je pense que ça existe, les

deals “gagnant-gagnant”. Si en plus de déménager dans plus grand, dans plus beau, tu peux te payer un petit voyage en plus, c’est sûr que, moi, je vais être super content.» Je sais bien qu’il n’était surtout pas en train de me dire : « Vas-y, lâche-toi lousse, *sky’s the limit* », mais j’ai quand même décidé de faire comme si. Quand il m’a serré la main en repartant, il était tellement excité que j’ai presque eu peur qu’il m’embrasse.

4

On a beau dire que qui se ressemble s’assemble, j’ai quand même des amis qui savent compter. Comme, en plus de ça, ils ont le sens des affaires, ils sont arrivés au calcul suivant : à moins d’avoir la chance de tomber encore une fois sur une aberration comme celle où je restais déjà, ce qu’il fallait prévoir, c’est que mon loyer allait passer du simple au double. D’après leurs calculs, une simple année ailleurs me coûterait 5 000 \$, soit, donc, 25 000 \$ sur une période de cinq ans. « Ce qu’il faut que tu lui dises, c’est que, sur une période de cinq ans, partir de chez toi, c’est ce que ça te coûte ; c’est que, partir de chez toi, ça te fait perdre 25 000 \$ sur cinq ans. Comme déménager devrait à peu près te coûter 2 000 \$, si c’est pas 3 000 \$, dis-lui que tu veux 3 000 \$ de plus parce qu’il est quand même hors de question que tu payes ces frais-là, puis dis-lui, finalement, que pour le simple trouble de déménager, tu veux 2 000 \$, ce qui est quand même raisonnable. Plus les 25 000 \$ que ça va te coûter au bout du compte rien que pour les cinq prochaines années. Bref, tu lui demandes 30 000 \$. »

30 000 \$! Le plus bizarre, c’est que Jean-Claude Gingras me regardait avec bienveillance. Ou je me méprends, puis c’était de la condescendance. On aurait dit mon oncle avec son neveu de sept, huit ans qui aurait voulu une grosse, grosse, grosse tranche de gâteau : « Ben voyons donc, tu seras jamais capable de manger tout ça. » J’avais beau déballer, en long, en large, le raisonnement de mes amis, puis agiter comme un gri-gri les chiffres trouvés dans les registres de la Ville, comme le disent les Français, c’est comme si j’avais pissé dans un violon. « C’est parce que, moi, ce que j’étais prêt à t’offrir, c’est 2 000 \$. » Puis, avec ce montant-là, je suis supposé pouvoir déménager dans plus beau, dans plus grand, puis me payer un voyage pour m’en remettre ? « 30 000 \$, oublie ça, je te donnerai jamais ça. De toute façon, même que je voudrais, je les ai pas. » Ce qu’il fallait que je comprenne, il m’expliquait ça doctement, ou peut-être aussi, un peu, comme si j’avais eu à peu près cinq, six ans d’âge mental, c’est ce qu’il

y avait «derrière» les chiffres que j'avais pu voir dans les registres de la Ville, qui, de toute façon, n'étaient même pas les bons. Rendu là, j'étais trop énervé pour avoir la finesse de lui demander si c'était à moi qu'il mentait, ou encore à la Ville, ou bien donc au notaire qui avait ratifié sa magouille. Le plus simple, à ce moment-là, ça serait peut-être de me les donner, les vrais chiffres. Je suis tellement naïf que je ne comprenais même pas pourquoi ce que je lui demandais lui faisait cet effet-là; tout d'un coup, la face venait de lui revirer de bord en bord, pareil comme les danseuses, ou encore les escortes, qui possèdent elles aussi la même extraordinaire capacité de passer, en l'espace d'un clin d'œil, du sourire enjôleur à la dureté du mépris. «C'est parce que t'es pas mon partner, t'as pas d'affaire à savoir ça.» «Oui, bon, je sais bien, mais, moi, sans les vrais chiffres, comment est-ce que je peux négocier ma part?» «Ta part? Ta part!!! Aïe! déjà que je peux pas faire ce que veux avec ce qui m'appartient, si en plus il faut que je partage mes profits avec les locataires! Je sais pas dans quel monde que tu vis, mais là...» Bref, tout à coup, il fallait qu'il s'en aille parce qu'il était en retard à un rendez-vous. Vu la tournure que ça prenait, j'avoue que ça faisait mon affaire.

5

Je n'ai jamais trop compris pourquoi les fables de La Fontaine étaient souvent considérées comme des petites bébelles pour enfants, des manières de cousines de «pomme de reinette et pomme d'api» ou encore d'«une souris verte qui courait dans l'herbe». Pour ceux qui en auraient une idée trop vague pour en dire quoi que ce soit, je rappelle quand même que «Le loup et l'agneau» est l'histoire d'un agneau qui a soif puis d'un loup qui a faim. Le vers le plus célèbre de la fable est probablement le tout premier, qui en est aussi, malgré sa place inaugurale, l'ironique conclusion : «La raison du plus fort est toujours la meilleure.» J'imagine que La Fontaine l'a mis là pour nous faire comprendre qu'il ne fallait pas s'attendre à trop, trop de suspense dans le déroulement de son histoire. Comme de fait, ça termine bien mal pour l'agneau.

Comme on s'en doute, les danses nuptiales aux bras des vendeurs à la commission, que ce soit autour d'un set de salon ou encore d'un beau char usagé, me sont à peu près étrangères. C'est ce qui fait que, par manque de pratique, au début de notre troisième rencontre, je n'ai rien trouvé à dire à Jean-Claude Gingras à part que, si je n'étais pas contre l'idée de déménager, c'était quand même à lui de me

convaincre de le faire. La suite est magnifique, parce que je m'attendais bêtement à ce qu'on continue à se lancer toutes sortes de montants par la tête. Or, au contraire, toujours assis sur le bout de ses fesses, mon proprio s'est mis à me déballer un laïus complètement hallucinant composé d'un bon tiers de darwinisme social, d'un autre tiers de poncifs nouvel-âgeux, mais surtout d'un tiers d'une absence totale de ce qui aurait pu, peut-être, l'empêcher d'adhérer à toutes ces niaiseries-là. Le tout, comme une cerise sur le sundae, gratiné de gros bon sens adéquate voulant qu'avec des affaires comme l'aide juridique, on faisait des Québécois un peuple d'assistés sociaux sans fierté ni colonne, ce qui l'inquiétait beaucoup pour l'avenir de la nation, ou peut-être juste de ses enfants, rendu là, je l'avoue, l'attention que je lui portais était assez diffuse.

Le plus drôle, c'est que toute sa façon de ne pas être tout à fait assis dans mon futon, comme s'il avait peur de s'y engoutir, disait combien il trouvait ça inconcevable qu'on puisse avoir envie de se battre pour pouvoir continuer à vivre dans un trou comme celui-là. C'est simple, ça le dépassait. Un peu à la façon des Américains qui débarquent à Kaboul ou bien donc à Bagdad, il était à peu près ébahi de ne pas être accueilli comme un héros ou bien un rédempteur. Quand il regardait les tuiles du plancher, on voyait bien qu'il n'en aurait même pas voulu pour la niche de son chien.

En gros, Jean-Claude Gingras essayait de me convaincre que m'en aller de ce qu'il n'osait pas nommément, en tout cas devant moi, qualifier de taudis sordide était pour moi une occasion extraordinaire. Me retrouver dans un beau logement, qui me coûterait plus ou moins deux fois plus cher, ne serait rien de moins que l'occasion parfaite de me hisser dans l'échelle sociale. Si je partais, la vie, qui est comme on le sait fort généreuse, ne manquerait pas de me faire plein de cadeaux : condamné, mois après mois, à trouver la somme nécessaire à l'acquittement de mon nouveau loyer, je verrais une myriade d'occasions professionnelles, toutes plus alléchantes les unes que les autres, se bousculer au portillon parce que je me trouverais dans la position de les « invoquer ». Si je m'aidais, ou plus précisément si j'aidais Quelque Chose Inc., le Ciel, qui n'est pas un trou de cul, finirait par m'aider lui aussi. Jean-Claude Gingras a même ajouté qu'on ne savait jamais, jamais, à quoi s'attendre quand on avait le courage de s'en aller vers l'inconnu, ce qui fait qu'à défaut de me présenter des occasions de faire de l'argent, la vie, qui a manifestement plus d'un tour dans son sac, pourrait tout aussi bien me donner la

chance de tomber amoureux d'une fille exerçant une profession libérale, genre une orthopédiste, une notaire, une avocate, avec laquelle je pourrais, éventuellement, je n'exagère même pas, il m'a vraiment dit ça, emménager dans un condo qui serait tellement beau que je n'en reviendrais pas de me trouver là. J'avoue qu'encore aujourd'hui, je n'arrive pas à départager ce qui, dans tout ça, relevait de la présence d'esprit nécessaire à n'importe quelle arnaque de ce qui était juste de la bêtise crasse.

Anyway, tout à coup, il était prêt à m'offrir 4 000 \$, ce qui, pour ma part, était insuffisant. «Ah, *come on*, 4 000 \$, tu te rends pas compte!» Ce qu'il ne pouvait pas savoir, et qui me semblait fort délicat à lui expliquer, c'est que je ne refusais pas cette somme-là parce que je la trouvais rachitique, je veux dire trop petite pour mon gros appétit, mais bien parce qu'elle m'apparaissait trop dérisoire pour Quelque Chose Inc. Il faut comprendre que je ne tenais pas tant que ça à les avoir, les 30 000 \$ ou les 20 000 \$ ou les 15 000 \$ ou même juste les 10 000 \$, mais je tenais en maudit, par exemple, à ce que Quelque Chose Inc. les crache. Je voulais qu'il comprenne que demander à quelqu'un de partir de chez lui, même pour de l'argent, peut-être même surtout pour de l'argent, ne pouvait pas se passer comme on achète un chips au dépanneur ou comme on jette son *butch* de cigarette dans la craque d'une bouche d'égout. Moi, ce que je voulais de ce *deal*-là, c'est que Jean-Claude Gingras frappe un écueil, même un tout petit. Je sais bien que je n'étais pas en position de le faire couler, mais j'aurais voulu, au moins, érafler la peinture de sa coque, en tout cas, assez pour qu'il se mette à sacrer. Vu ce qu'il brassait à longueur d'année comme *business*, 4 000 \$, comme désagrément, ce n'était même pas pour lui l'équivalent de quelqu'un qui aurait pété à côté de lui dans l'ascenseur. Moi, ce qui me faisait rêver, c'est qu'après m'avoir remis mon chèque, il ait au moins l'impression de s'être cogné le genou sur le coin d'une table ou de n'importe quoi de bien pointu. Il faut dire que, rendu là, je commençais à me sentir hargneux, en bonne partie à cause du fait qu'il m'appelait constamment par mon prénom, dans le genre : j'ai le gros bout du bâton, mais je te parle d'égal à égal. Qu'est-ce que je pouvais répondre à ça? Que Marivaux disait qu'il ne faut pas oublier que chaque homme est notre semblable? Mais j'avais beau me forcer, à part le mépris qu'on avait l'un pour l'autre, je n'arrivais pas à nous trouver des points communs.

6

On pense souvent que «Le loup et l'agneau» se limite à une histoire de loup qui se régale d'un agneau, que c'est juste une illustration des lois ancestrales qui régissent les rapports entre les proies puis les prédateurs, les tyrans puis les peuples, les ouvriers puis les patrons, mais, La Fontaine, c'est bien plus *wise* que ça. Le loup, il ne se contente pas de l'engloutir, l'agneau. La véritable violence, la fable est assez claire là-dessus, ne se trouve pas dans son instinct de carnassier, mais dans le discours que le loup déploie pour justifier son geste. C'est immensément pervers parce que c'est comme si sa force brutale ne lui suffisait pas, puis qu'il avait besoin, en plus, d'une raison pour l'exercer. C'est pour ça que, la première affaire qu'il dit quand il tombe sur l'agneau, qui est juste en train de se désaltérer «dans le courant d'une onde pure», c'est : «Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?» Ça serait presque risible si l'agneau n'était pas en danger pour de vrai, parce que, ce que laisse entendre le loup, il faut quand même le faire, c'est que c'est l'agneau qui l'offense, c'est que c'est sur ses épaules que repose l'odieux de toute l'affaire. Le loup, pauvre lui, il est blanc comme la neige, tout ce qu'il fait, en fin de compte, c'est riposter, c'est quasiment sauver sa peau. C'est cette horreur-là que La Fontaine met en scène, c'est contre la perfidie du loup que le mouton doit se défendre : «Et je sais que de moi tu médis l'an passé», «Si ce n'est toi, c'est donc ton frère», «Car vous ne m'épargnez guère, / Vous, vos bergers et vos chiens.» Tout comme dans *Alien*, où le fameux monstre a une deuxième petite bouche qui lui sort de la gueule pour harponner ses proies, la parole du loup n'est pas tant une parole que la pure extension de sa mâchoire. Que l'agneau se fasse manger ou non, c'est pratiquement un détail. Tout ce qui compte, c'est qu'il puisse se faire manger. Puis que c'est à cause de ça que le loup se permet de lui parler sur ce ton-là.

7

«4 000 \$, penses-y, là, c'est pas à tout le monde que je propose ça. Il n'y a personne d'autre que toi dans le bloc à qui je suis prêt à donner ce montant-là, puis j'espère que tu le sais, la conversation qu'on a là, c'est une conversation privée, parce que je ne peux pas me permettre de donner ça à tout le monde. Tu le sais-tu comment que c'est dur d'être propriétaire au Québec? La Régie, elle ne nous laisse rien faire! Je ne peux même pas fixer moi-même le prix de mes loyers,

calvaire! Mes chums qui sont dans les baux commerciaux rient de moi!» Il n'allait pas jusqu'à évoquer les esties de locataires qui ne se laissent même pas évincer comme du monde, mais, devant une bière avec son partner, l'idée devait vraisemblablement fuser après trois, quatre gorgées. « J'en perds, de l'argent, t'sais, avec toute cette affaire-là. Puis pas rien que l'argent que je fais pas avec ce bloc-là : il y a tous les autres investissements que je devais faire qui sont retardés à cause de ça, en plus des occasions que j'ai dû laisser passer parce que j'avais pas la liquidité qu'il me fallait. Ça fait que je perds l'argent que je perds ici, puis je perds l'argent que j'étais supposé faire puis que j'ai pas fait à cause de ça.» Le plus jouissif, c'est que, s'il était venu nous voir, au début, pour nous offrir une somme décente, qui aurait, c'est sûr, grugé une partie de son profit, il est certain que ses duplex se seraient vidés dans le temps de le dire. Le plus triste, c'est qu'il ne se rendait pas compte qu'il m'expliquait qu'il aimait mieux perdre de l'argent qu'en donner. Il pouvait bien s'inquiéter de l'avenir de la nation.

8

Ce qui me rendait fou, en fait, quand je repense à tout ça, c'est que Quelque Chose Inc. n'avait pas tant acheté notre immeuble pour en jouir que pour le revendre. Jean-Claude Gingras ne pouvait pas nous sentir, mes voisins puis moi, précisément parce qu'on le forçait à posséder l'immeuble qu'il s'était acheté. Le beurre, lui, ça ne l'intéressait pas. Ce qui l'excitait, c'était l'argent du beurre. Il faut dire que la valeur de l'argent, tout au contraire de moi, Jean-Claude Gingras comprenait ça. À le voir aller, parce que, des passes comme ça, il en avait fait en masse, on comprenait que ce n'était pas saint Paul qui, tout d'un coup, venait de voir la lumière pour la première fois sur la route de Damas. C'était sainte Thérèse de Lisieux, son affaire, en ce sens qu'on sentait bien que, chez lui, la grâce s'avérait plus ou moins innée. Spéculer sur le dos du pauvre monde, il faisait ça comme les oiseaux s'en vont dans le Sud, ou comme les fourmis aiment le sucre, ou comme les mouches se cognent aux fenêtres, à la limite, même, c'était comme on bande ou comme on a envie de chier; il n'y avait pas de volonté à l'œuvre dans ce qu'il faisait. Il ne «voulait» pas arnaquer le monde : il les arnaquait. À côté de lui, un mécréant comme moi ne faisait pas le poids.

Après s'être fait refuser 7 000 \$, Jean-Claude Gingras n'en revenait tellement pas — 7 000 \$, c'est le pactole! — qu'il m'a sacré patience pour à peu près huit mois. Le beau fixe, pour ainsi dire, même si Quelque Chose Inc., pendant tout ce temps-là, ne chôma pas : malheureusement bien malgré lui, à la manière des membres gangrenés, un petit peu plus du tiers de l'immeuble avait maintenant changé de visage. Comment est-ce que Mme Dubé, une femme toute frêle de 93 ans, a pu supporter les travaux à gauche, à droite, mais aussi, en plus, au-dessus de chez elle, sans devenir complètement folle, ça reste pour moi un mystère. Dans le genre lentement mais sûrement, c'était difficile de faire mieux, surtout que M. Speedo avait vendu son duplex d'en arrière pour venir s'installer à côté de chez elle.

Ce qui pourrait toujours être considéré comme le coup final est arrivé deux semaines plus tard, quand Jean-Claude Gingras s'est pointé chez moi pour me dire qu'il m'avait trouvé un logement. Tout le monde le sait : rien n'est plus délicieux, de même que rassurant, qu'un homme s'ingérant dans votre vie pour son propre profit. À force de me faire dire de cent manières différentes que c'était l'affaire du siècle, qu'en plus il était juste à côté, « puis il est pas cher à part de ça, le propriétaire, c'est un de mes chums, j'y ai graissé la patte pour qu'il te le garde, il a été annoncé nulle part, mais il faut se dépêcher », j'en suis venu à me dire, à ma grande honte, j'avoue : « Bon, pourquoi pas ? » C'est comme ça que, le lendemain, on est allé visiter le logement. L'affaire du siècle, comme on s'en doute, n'avait rien de trop extraordinaire. Évidemment, Jean-Claude Gingras, de son côté, n'arrêtait pas de ne pas en revenir : plus beau, plus grand, plus fort, plus magnifique, il fallait être aveugle, sourd puis muet pour ne pas comprendre que c'était une occasion en or, surtout que l'immeuble avait une salle de lavage commune au sous-sol, lieu propice entre tous pour rencontrer des femmes.

Time is money, je le sais trop bien, mais je constate quand même que les gens, en général, nagent ou bien dans l'un ou bien dans l'autre. J'avais beau insister pour pouvoir y penser un peu, Jean-Claude Gingras me pressait comme si sa vie en dépendait. C'est seulement quand je lui ai parlé des 7 000 \$ qu'il était prêt à me refiler l'autre fois qu'il s'est un peu calmé. « Je passe chez toi demain pour te dire ce qu'il en est. » Évidemment, le lendemain, Jean-Claude Gingras me dit que c'est donc plate, parce que son *partner* ne veut pas. « Qu'est-ce est que tu veux, il le sait pas, lui, tout ce qu'on a traversé ensemble,

depuis le début, toi puis moi. En plus, 7 000 \$, je trouve que ça se défend mal astheure que c'est moi qui me suis démené pour te trouver un logement.» Bref, lui penchait plutôt pour les 2 000 \$ des premiers jours, misère.

La lassitude étant encore plus mauvaise conseillère que sa cousine la colère, tout à coup, passer d'un trou à l'autre ne me semblait plus, pour une obscure raison, un choix douteux. Après avoir, pour l'honneur, gonflé les 2 000 \$ en 4 000 \$, j'ai dit à Jean-Claude Gingras que c'était correct puis que j'acceptais son offre. Le sort en était jeté, mais, rendu là, j'aurais vraiment fait n'importe quoi pour que ça s'arrête enfin. Quelque Chose Inc. a sorti de la poche de son jean un formulaire de cessation de bail, les 4 000 \$ me seraient refileés une fois le logement vide, « tu signes ici, puis moi, je signe là ». Il ne restait plus qu'à prendre rendez-vous avec le chum à la patte graissée, « c'est bien parfait, on se voit demain matin à dix heures ». Mais, le lendemain matin à dix heures — la vie, je ne cesse de le répéter, est remplie de surprises —, la secrétaire du chum m'apprend que le logement n'est plus libre. « Vous comprenez, c'est pas le premier qui le voit qui l'a, c'est le premier qui le signe, puis la fille, hier, elle l'a signé. » « Mais M. Gingras m'avait dit... » « Ce que vous a dit M. Gingras, ça me regarde pas. »

Le plus insultant, c'est que Jean-Claude Gingras fait le chamboulé au téléphone : « Comment ça?! Ça se peut pas, je comprends pas, t'es-tu sûr? » Toujours est-il qu'il rappelle l'autre gros cave. Quand il me revient après, il me dit : « Inquiète-toi pas, je vais t'en trouver un autre. » « Si ça t'amuse, mais il est hors de question que je respecte notre entente dans ces conditions-là. » « Voyons donc, capote pas, on a commencé un beau processus ensemble, on va quand même pas l'arrêter pour une niaiserie. » J'ai beau lui dire que j'ai juste signé parce que l'autre logement m'était réservé, Jean-Claude Gingras tient son bout férocement, comme un ivrogne tient sa bouteille. « Je suis pas un monstre, puis personne va finir dans la rue. Regarde ce que je vais faire, je vais essayer de voir s'il n'y a pas moyen de faire annuler le bail de la fille, comme ça tout va rentrer dans l'ordre. » Quand je lui dis que ce n'est pas à elle de faire les frais de son cafouillage, il m'accuse d'être, textuellement, paranoïaque, parce que j' imagine le pire : « Ben, là, calme-toi, j'y casserai pas les jambes. »

Quand j'ai raccroché, le sentiment d'être dans la marde était assez difficile à secouer. Quelque Chose Inc. me tenait enfin dans sa toile d'araignée. C'est dans des situations comme celle-là que le manque

de moyens, le manque de ressources, puis le manque d'amis avocats qui sont prêts à partir en guerre rien qu'en souvenir du bon vieux temps se font très cruellement sentir chez celui qui en est démuné. S'il y a quelque chose devant lequel le manque d'argent se trouve désarmé, c'est bien l'argent ou, plus précisément, son arrogance, son je-m'en-foutisme, puis sa violence. Mis à part le va-et-vient constant entre la colère et l'angoisse, les options d'un cassé sont, dans des circonstances de ce genre-là, extrêmement limitées. Les jours suivants se sont donc passés le nez dans les petites annonces, ou bien encore le cul sur mon siège de bicyclette, à chercher des logements, puis à visiter des trous à 7, à 8 puis 900 \$ par mois, de même qu'à faire tout un paquet de démarches auprès de l'aide juridique, et puis de groupes communautaires de gauche, pour voir jusqu'à quel point la cochonnerie que j'avais signée pouvait tenir la route devant la loi. Les nuits, quant à elles, se passaient à mal dormir.

10

Si les nouvelles internationales nous apprennent quelque chose, c'est bien qu'il n'y a pas de dieu pour les démunés. C'est pourquoi je m'explique assez mal comment j'ai pu tomber, au hasard de mes recherches, sur un de mes vieux propriétaires, M. Rivet, un saint homme, j'exagère, mais, à côté de la viscosité lubrique de l'araignée, il a l'air du bon Dieu en personne, surtout que sa barbe blanche lui donne un côté père Noël. Il avait justement un trois et demi de libre : « Ben oui, viens que je te montre ça. » Il était correct, j'ai dit OK, j'ai signé le bail. Il était 200 \$ de plus par mois que l'autre.

Épilogue

Une fois vidé, l'appartement de Quelque Chose Inc. avait l'air encore plus bancal que d'habitude. C'est peut-être aussi que, dans sa pleine nudité, avec rien d'autre que ce qui avait déjà été le bleu des murs pour me distraire, la médiocrité avaricieuse de Jean-Claude Gingras s'affichait dans toute sa splendeur. Je n'étais pas tellement morose parce que ça me chagrinait de m'en aller, mais bien parce que mon plan secret d'humilier Quelque Chose Inc., en l'obligeant à me faire un chèque dont le souvenir lui serait resté coincé comme il faut dans le fond de la gorge, n'avait pas abouti. Je sais bien que la vie a d'autres chats à fouetter que de me passer mes petits caprices, mais j'aurais aimé en maudire qu'elle me passe celui-là.

Même si toute l'affaire était pour lui enfin réglée à sa satisfaction, Jean-Claude Gingras restait incapable de ne pas continuer à me bourrer comme une valise et me félicitait de ma décision : « Tu pars au bon moment, parce que ça va devenir laid. Mon avocat puis moi, on a trouvé une passe, la Régie, *anyway*, peut pas continuer indéfiniment à me priver de mon profit. Les têtes de cochon qui ont rien voulu savoir vont s'en mordre les doigts, même en me suppliant à genoux, ils auront pas une criss de cenne. » Comme j'avais à ce moment-là mon chèque entre les mains, je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire que c'était quand même odieux ce qu'il faisait pour gagner sa vie. Le terme, plus que la remarque, a eu l'air de l'offusquer. « Odieux ? Odieux ? ! Voyage un peu ! Les Québécois sont le peuple le plus protégé de la terre ! Odieux ! La Chine, ça, c'est odieux, ce qu'ils font là-bas. Ce qu'on fait, nous autres ici, c'est rien. » Évidemment, à partir du moment où c'est un gouvernement totalitaire qui nous sert de jauge, tout ce qu'on commet n'est plus que d'une délicatesse exemplaire. Je lui ai serré la main parce que je sais vivre, puis je suis rentré chez moi.